

Session 2014

PE1-14-2-PG2

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Mardi 29 avril 2014 – de 13h00 à 17h00
Première épreuve d'admissibilité

Français	Durée : 4 heures
-----------------	-------------------------

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat. Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : question relative aux textes proposés

À partir des textes du corpus, vous analyserez comment les objets sont révélateurs d'un rapport au monde et à soi-même.

Texte 1 :

Denis DIDEROT, *Regrets sur ma vieille robe de chambre ou avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune*, éditions J. Assezat, 1772, tome IV, p. 7.

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. À présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle, dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante ? Quel démon m'obsédait le jour que je la chassai pour celle-ci ! Puis il pleure, il soupire.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas ; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate ! Maudit soit le précieux vêtement que je révère ! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande¹ ?

[...]

Ce n'est pas tout, mon ami. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent.

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'entouraient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie ; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

¹ Calemande : nom, au XVIIIe siècle, d'une étoffe commune.

Texte 2 :

Philippe DELERM, « Un couteau dans la poche » in *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, Gallimard, « L'arpenteur », 1997.

Pas un couteau de cuisine, évidemment, ni un couteau de voyou à cran d'arrêt. Mais pas non plus un canif. Disons, un opinel n°6, ou un laguiole. Un couteau qui aurait pu être celui d'un hypothétique et parfait grand-père. Un couteau qu'il aurait glissé dans un pantalon de velours chocolat à larges côtes. Un couteau qu'il aurait tiré de sa poche à l'heure du déjeuner, piquant les tranches de saucisson avec la pointe, pelant sa pomme lentement, le poing replié à même la lame. Un couteau qu'il aurait refermé d'un geste ample et cérémonieux, après le café bu dans un verre - et cela aurait signifié pour chacun qu'il fallait reprendre le travail.

Un couteau que l'on aurait trouvé merveilleux si l'on était enfant : un couteau pour l'arc et les flèches, pour façonner l'épée de bois, la garde sculptée dans l'écorce - le couteau que vos parents trouvaient trop dangereux quand vous étiez enfant.

Mais un couteau pour quoi ? Car l'on n'est plus au temps de ce grand-père, et l'on n'est plus enfant. Un couteau virtuel, alors, et cet alibi dérisoire :

- Mais si, ça peut servir à plein de choses, en promenade, en pique-nique, même pour bricoler quand on n'a pas d'outils...

Ça ne servira pas, on le sent bien. Le plaisir n'est pas là. Plaisir absolu d'égoïsme : une belle chose inutile de bois chaud ou bien de nacre lisse, avec le signe cabalistique sur la lame qui fait les vrais initiés : une main couronnée, un parapluie, un rossignol, l'abeille sur le manche. Ah oui, le snobisme est savoureux quand il s'attache à ce symbole de vie simple. À l'époque du fax, c'est le luxe rustique. Un objet tout à fait à soi, qui gonfle inutilement la poche, et que l'on sort de temps en temps, jamais pour s'en servir, mais pour le toucher, le regarder, pour la satisfaction benoîte de l'ouvrir et de le refermer. Dans ce présent gratuit le passé dort. Quelques secondes on se sent à la fois le grand-père bucolique à moustache blanche et l'enfant près de l'eau dans l'odeur du sureau.

Le temps d'ouvrir et refermer la lame, on n'est plus entre deux âges, mais à la fois deux âges - c'est ça, le secret du couteau.

Texte 3 :

Francis PONGE, *Le parti pris des choses*, NRF Poésie Gallimard, 1994, p. 38.

LE CAGEOT

À mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.

Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme.

À tous les coins de rues qui aboutissent aux Halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroite à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme, des plus sympathiques, - sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement.

Texte 4 :

Herta MÜLLER, « Chaque mot en sait long sur le cercle vicieux » in *Discours de réception du prix Nobel du 7 décembre 2009*, La Fondation Nobel, 2009, traduction par Claire de Oliveira.

TU AS UN MOUCHOIR ? me demandait ma mère au portail tous les matins, avant que je ne parte dans la rue. Je n'en avais pas. Étant sans mouchoir, je retournais en prendre un dans ma chambre. Je n'en avais jamais, car tous les jours, j'attendais cette question. Le mouchoir était la preuve que ma mère me protégeait le matin. Le reste de la journée, pour les autres sujets, je me débrouillais seule. La question TU AS UN MOUCHOIR ? était un mot tendre détourné. Direct, il aurait été gênant, ça ne se faisait pas chez les paysans. L'amour était travesti en question. On ne pouvait l'exprimer que sèchement, d'un ton impérieux, comme les gestes du travail. C'était même la brusquerie de la voix qui soulignait la tendresse. Tous les matins, au portail, j'étais d'abord sans mouchoir, et j'attendais d'en avoir un pour m'en aller dans la rue ; c'était comme si, grâce au mouchoir, ma mère avait été présente. [...]

Quand j'étais petite, à la maison, il y avait un tiroir à mouchoirs avec deux rangées comportant chacune trois piles :

À gauche, les mouchoirs d'homme pour mon père et mon grand-père. À droite, les mouchoirs de femme pour ma mère et ma grand-mère. Au milieu, les mouchoirs d'enfant pour moi. Ce tiroir était notre portrait de famille, en format mouchoir de poche. Les mouchoirs d'homme, les plus grands, avaient sur le pourtour des rayures foncées en marron, gris ou bordeaux. Ceux de femme étaient plus petits, avec un liseré bleu clair, rouge ou vert. Encore plus petits et sans liseré, ceux d'enfant formaient un carré blanc orné de fleurs ou d'animaux. Dans chaque catégorie de mouchoirs, il y avait ceux pour tous les jours, sur le devant, et ceux du dimanche, au fond. Le dimanche, le mouchoir devait être assorti aux vêtements, même si on ne le voyait pas. À la maison, le mouchoir comptait plus que tout, et même plus que nous. Il était d'une utilité universelle en cas de rhume, saignement de nez, écorchure à la main, au coude ou au genou, il servait à essuyer les larmes ou, si on le mordait, à les retenir. Contre la migraine, on appliquait sur le front un mouchoir imbibé d'eau froide. Noué aux quatre coins, il protégeait la tête des insolation ou de la pluie. Pour ne pas oublier quelque chose, on y faisait un nœud en guise de pense-bête. Pour porter un sac lourd, on enroulait son mouchoir autour de sa main. On l'agitait en signe d'adieu, au départ du train. Et comme "train" se dit TREN en roumain et que le mot "larme" se dit TRÀN en dialecte du Banat, le grincement des roues sur les rails m'a toujours fait penser aux pleurs. Dans mon village, quand quelqu'un mourait chez soi, on lui nouait aussitôt un mouchoir autour du menton pour maintenir la bouche fermée jusqu'à la rigidité cadavérique. Et si quelqu'un, étant sorti, tombait à la renverse au bord du chemin, il y avait toujours un passant pour lui couvrir le visage de son mouchoir - là, le mouchoir était le premier repos du mort. [...]

DEUXIÈME PARTIE : connaissance de la langue

1. Dans cette dernière phrase du texte de Francis Ponge, relevez et analysez le terme principal dans les trois expressions qui caractérisent le mot « objet » :

« Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroite à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques, - sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement. »

2. Questionnaire

**Pour ce questionnaire, les réponses apportées doivent être claires et précises.
Le candidat reportera bien sur sa copie le numéro de la question et la réponse complète.**

- 1) Les expansions du nom sont :
 - a) Liées au verbe.
 - b) Liées au nom.
 - c) Liées à la phrase.
- 2) Dans les phrases suivantes, soulignez les noms enrichis par une expansion :
 - a) La cueillette des fraises est un travail harassant pour les ouvriers.
 - b) Un énorme rocher est tombé dans la mer.
 - c) Mon voisin, qui vit désormais à Paris, était particulièrement serviable.
- 3) Dans les phrases suivantes, relevez les appositions et précisez leur nature :
 - a) Léonard de Vinci, artiste italien, a peint la Joconde.
 - b) Il se livrait à son plus grand plaisir, chanter à tue-tête.
 - c) Elle n'a qu'un souhait : que tu réalises tes rêves.
- 4) Dans les phrases suivantes, relevez les différentes expansions du nom et indiquez leur fonction :
 - a) Apeuré, Pierre s'enfuit à toute allure.
 - b) Il y a aussi un vieux buffet qui sent la cire, la confiture.
 - c) Pablo Neruda, poète, a aussi écrit des œuvres de qualité.
- 5) Remplacez les expansions en gras par d'autres expansions de même sens et de classe différente :
 - a) Tu portes une magnifique robe **pailletée**.
 - b) Marc a acheté un ordinateur **d'un prix excessif**.
 - c) Tu as commis un acte **que l'on ne peut tolérer**.
- 6) Enrichissez les groupes nominaux suivants à l'aide d'une expansion du nom ; quatre types d'expansion du nom devront être utilisés sur l'ensemble de l'exercice :
 - a) Le départ est imminent.
 - b) Mes voisins vendent leur résidence.
 - c) Cette femme lui ressemble beaucoup.

3. Dans le texte de Philippe Delerm, vous expliquerez l'expression « le luxe rustique ».

TROISIÈME PARTIE : analyse critique de supports d'enseignement

Vous analyserez une séance sur l'écriture inventée en grande section de maternelle en répondant aux questions suivantes à partir du document ci-dessous :

Questions :

- 1/ Quelles représentations des élèves sur l'écrit et l'acte d'écriture d'une part, quelles compétences scripturales d'autre part, ces cinq productions révèlent-elles ?
- 2/ Quels intérêts pédagogiques cette activité d'écriture inventée présente-t-elle pour l'enseignant ?
- 3/ Quelle différenciation mettriez-vous en œuvre au sein de la classe, pour ces cinq élèves en fonction de leurs besoins ?

Mois de novembre.

Un matin, en arrivant dans la classe, les élèves constatent que Pipo, la mascotte de la classe, est très triste.

Ils lui demandent pourquoi il pleure. Par la bouche de la maîtresse, il répond, en soupirant, qu'il est le seul à ne pas avoir d'étiquette de son prénom.

Alors la classe décide unanimement de lui venir en aide en écrivant son nom.

La consigne est la suivante :

« Sur une bande de papier que je vais distribuer à chacun de vous, vous allez essayer d'écrire le nom de "Pipo". Je sais que vous ne savez pas encore écrire très bien, mais cela ne fait rien, ce n'est pas important. Vous écrirez comme vous savez, comme vous pensez. »

Voici cinq productions d'élèves de la classe :

Elève 1



ami

Elève 2



ami

Elève 3

pipO

Elève 4

unnd dITFEIAIÉ RlRls

(Ecriture réalisée de droite à gauche)

Elève 5

ILJLNÉIE RlQ AHT